Document generated on 04/24/2024 5:30 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Escuadron

Eric McComber

Number 109, Spring 2006

Défaillances

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14240ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

McComber, E. (2006). *Escuadron*. *Moebius*, (109), 87–93.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Éric McComber

Escuadron

Six heures que je caresse sa peau sous sa chemise de nuit. Elle ronfle. Je passe et repasse mes doigts calleux sur la soie de ses grosses fesses. Elle se tortille dans son sommeil, colle son cul sur ma turgescence. Je suis bandé depuis hier soir. En fait je suis bandé depuis juillet. Je lisse sa chatte du bout d'une phalange. Une gouttelette y perle. Ma queue bondit ! j'appuie le doigt, imperceptiblement. Elle échappe un long gémissement. Ça va enfin se produire ! Candida ! Je lui plonge l'index résolument ! Ma femme ! C'est mouillé, gluant ! À moi ! Candida ! Elle respire fort ! La plus belle gorda de San-Miguel ! Je vais et viens entre ses petites lèvres, comme elle l'aime. Son cul pointé dans la couette. Candida ! Enfin ! Je regarde la scène sous les draps ! De toute beauté ! À couper le souffle ! Je retire mon doigt et j'enligne mon gland violacé, distendu, trépidant, bien au centre de la toison. Elle s'éveille pour de bon. Son corps refroidit. Elle se gratte la tête. Se tourne sur le dos. Replace sa robe de chambre. Jusqu'aux genoux ! Incrédule, j'ose encore… Je souris dans le noir… Je caresse son ventre, mais elle croise les bras sur ses seins avec un soupir impatient.

Ils m'envient tous, ces pendejos ! S'ils savaient ! Chaque matin elle reste au lit dans sa grosse robe de chambre sale et je me lève tout seul. Ça fait 29 mois cette semaine. Depuis qu'Ariel est passé sous la citerne devant le monastère, qu'elle a pas enlevé sa culotte devant moi. Vingt-neuf mois, c'est pas une date. C'est Hek qui dit tout le temps ça. Il dit : « Trente-six mois, c'est une date, 24 mois, c'est une date, les multiples de 12, c'est des dates. » Quand même… c'est presque deux ans et demi.

Six heures trente-trois. Le gros camion grimpe en grognant dans les lacets brumeux de la vieille montagne. À chaque virage, les vieilles tôles hurlent comme des fantômes

psychotiques. On passe juste au-dessus d'une ruine maya, encore tapie dans le brouillard matinal. Tout est poisseux, collant, la crosse, la bandoulière, les treillis... Le soleil étend ses pattes paresseuses à travers la cime des pins et colore les visages de mes camarades de rayons abricot. Nerveux. C'est notre première op, à Hek et moi.

Au bout de la route, au sommet, presque à la frontière, on contourne le Pico Bonito et on aperçoit de l'autre côté une immense colonne de fumée noire et grimaçante. Ça sent le feu de pin. Et le napalm. Ça sent le napalm jusqu'ici. Mon estomac gargouille. On nous a conseillé de pas manger les premières fois. Je vérifie les nœuds de mes bottes. Ma ceinture. Je sors le chargeur de ma M-16 et je plonge le doigt dans le ressort pour m'assurer qu'il est bien plein. Je fais la même chose avec mon Browning. Mes doigts tremblent. Autour, les vets plaisantent en se passant des tortillas de maïs salées.

— Avale pas ta langue, maricon !

— Tu pisses dans ton string, maricon ?

J'appuie mon dos sur le cadre métallique et j'enfonce la tête dans mon casque. Hek aussi rigole. Moi, nerveux, c'est vrai. Peux pas me permettre de perdre ce boulot. J'avale ma salive. Quand je suis stressé, y a toujours des masses gluantes qui me descendent du nez. Je renifle fort. Le gros moustachu en face de moi éclate de rire en sniffant une ligne en pantomime. Hilarant. Ma première op après 12 semaines de formation avec les Yankees au Campo Pontenegro et 40 jours de torchage de chiottes sur la base du Bataillon 3-16 !... J'espère surtout pas faire de gaffe. Pas avoir l'air d'un maricon. J'espère surtout qu'y aura pas de Sentiers au village. J'ai aucune envie d'en prendre une dans le gras de la figure. Dans quelques mois, quand je serai plus sûr de moi, j'essaierai de voir pour le courage, les exploits et tous ces genres de trucs à la con, voir si je peux pas monter en grade. Moi, j'ai jamais trop aimé les pions. C'est Candida qui pousse depuis que la fabrique de conserves a fermé... Les enfants, la casa, elle rêve d'une bagnole pour remplacer mon scooter qu'elle s'est fait voler l'an dernier. Elle rêve d'une hacienda comme celle de sa cousine... Bof,

c'est pas non plus dans les Escadrons que je vais toucher… Je touche le même salaire qu'à la maquilladora.

On entend les rotors des cow-boys qui approchent. Vraaaa. Les trois Cobras passent en rase-mottes juste au-dessus de nos gueules, juste pour nous faire chier. La radio crachote : « 'Sta limpio, 'sta limpio, todo 'sta limpio. » Y a plus qu'à ramasser la crotte. Les lorrys se séparent et on descend au bas d'un petit ravin, c'est comme ça pour les débutants, on nous refile les shit-jobs. On est à peine rendus au milieu de la côte quand on entend les tirs. Au bout de l'escalade, il fait parfaitement jour, et tout est déjà fini. Le village grésille. Mon uniforme est dégueulasse, boue, traces de plantes vertes, taches de sel, tellement j'ai sué à monter ce con de ravin. Aleron se tient sur la place au centre du village, entouré de son commandement, et il nous désigne du doigt en se frappant les cuisses. Une mule éventrée gît tout près. Je rentre ma chemise dans mon pantalon et tente de secouer un peu mon uniforme. Ça fait bien rire les autres du peloton, et même mon vieux pote Hek me nargue.

— Maricon.

Bof. Il fait quand même la même chose, Hek, ensuite. Il replace sa chemise. Ils ont aligné les Chortís devant la petite chapelle. Y a une rangée de vieux, une rangée de femmes, et une espèce de tas de petits morveux en haillons qui braillent comme des chèvres. Bah ! Ils imitent ce qu'ils connaissent. Ces bouseux ont même jamais vu un film ou un feu de circulation. Ils vivent au moyen âge ! Nulle trace des gars du Sentier. Je laisse échapper un soupir de soulagement. Aleron braille des ordres à Isidro par-dessus le vacarme des brasiers et des petits qui gémissent. Isidro se dirige vers la rangée de croulants et les repousse à coups de crosse le long du mur qui longe le petit pré. Lorsqu'ils sont bien adossés, Isidro regarde Aleron qui les balaie de la main en criant :

— Senderoluminosos !

Des sentiers. Vrai qu'ils ont l'air louches, ces grands-pères, avec leurs chapeaux de paille souillés et leurs sandales graisseuses. Isidro s'écarte comme pour pas être dans la photo. La Gatling du jeep gémit. Vrîîîî ! Un son de scie, ou de perceuse à béton. Cinq cent cinquante balles par

minute. Le début de la rafale est mal cadré et la terre explose juste devant la bande de papys. Ils reçoivent tout ça dans la gueule, avec les éclats de cailloux et les ricochets !... Ils placent leurs mains devant leurs visages et ça nous fait bien marrer, ça !... Ensuite, le servant de la Gatling se réajuste et le club de l'âge d'or de San-Jorge se retrouve presque immédiatement pulvérisé, atomisé, peinturé sur le mur de pierre qui éclate en belles gerbes de poussière grise et s'effondre. Spectaculaire !... Ces chinos ne sont pas de formidables architectes, ma foi ! Ça dure pas longtemps. Les gars doivent arrêter pour mettre une clip neuve. Un gros tas de douilles fumantes brille à côté de la jeep. Ça sent la poudre. Je m'essuie les mains sur les cuisses. Je suis encore impressionné par les armes lourdes. Ça a quelque chose de presque divin. L'écho de la rafale nous revient, cent fois distorsionné, après avoir traversé toute la vallée jusqu'aux rocs de Monte-Guillermo. On dirait un chant, un chœur strident. Les enfants ont cessé leurs jérémiades. Ils ont les yeux écarquillés. Y a 600 kg d'engrais tout chaud le long de la route. Tous ces rejetons d'agriculteurs peuvent sûrement apprécier.

Aleron nous désigne, Hek et moi :

— Hector, Pablo... Los niños !

En entendant ça, quelques-unes des plus jeunes filles massées devant la chapelle, les moins résignées, les plus étourdies, se mettent à chialer. Fallait s'y attendre !... Déjà, ça fait des chichis depuis tantôt, sans doute pour cause de parenté déchiquetée... Ah ! ca pleurniche pour de bon maintenant. Hector attrape un des nourrissons par les pieds et l'arrache aux bras de sa maman d'un seul geste. Elle reste pantoise. Il faut que je fasse aussi bien. J'en prends un sous le bras, mais la petite garce refuse de le laisser partir. Je mets une paume dans son visage et je tire fort. Ça craque. Elle tombe sur le cul et je me retrouve avec la petite loque dans la main. Raté. Je me tourne vers Aleron, qui hausse les épaules. Il s'approche de la maman du bébé que Hek tient à l'envers. Il la prend par le cou et demande où est le camp. Le camp du Sentier. Elle ne répond rien. Hek balance le bébé doucement près de l'escalier du parvis. Aleron pointe le mioche et repose la question :

— Senderos ! DONDE ?

Elle ne répond rien. Elle sanglote en hochant la tête de gauche à droite. Aleron regarde Hector qui acquiesce du chef et swingue le morveux tête première sur la troisième marche. Floc. La tête est ouverte au milieu et le petit pouding tout mou s'échappe. Hector le lâche dans la boue. Plop. La mère regarde. Elle a plus l'air d'y croire. On recommence tant qu'y a des bébés. Ça chiale plus, à un certain moment. On en sait pas tellement plus long. La dernière veut surtout pas laisser partir sa petite descendance et faut s'y mettre à deux. Hector tient ses bras par-derrière et moi je prends l'avorton par le cou. Ça finit par fonctionner, mais juste comme je sens que ça lâche, j'entends deux petits craquements. Cro-croc. Je comprends par la posture de la jeunette que ses deux épaules sont disloquées. Elle tombe à genoux, la bouche ouverte. Elles se remettent toutes à crier. Ça fait tout un boucan. Raaah-raaah-raaah ! Aleron est bien obligé d'abattre une des plus moches pour que ça se calme. Bon. Elles couinent un peu, mais deviennent plus disciplinées. Je tiens toujours le poulet par les pieds. Aleron se gratte la moustache et s'éclaircit la voix :

— Communistas ? Socialistas ?! Donde ?

Silence. Long silence. Aleron se tourne vers moi, résigné. Sblah ! C'est mon tout premier. J'y suis allé un peu trop fort. Y a plus bébé, on peut dire. La petite tête roule jusqu'aux bottes d'Aleron et je grimace… Il éclate de rire en se tapant les cuisses et il vient me tapoter dans le dos pour m'encourager. C'est véritablement un super leader d'hommes, ce Aleron. Tout l'escadron rigole. Ah ! la fraternité, tout de même. La maman échappe à Hector, qui la tenait un peu lâchement par les cheveux, et se rue sur moi, les deux bras inanimés le long du corps. Je réagis par réflexe !… Elle s'arrête juste devant le canon de mon flingue et ses bras ballottent, on dirait des ailes, elle a l'air d'une poule ! Attention, elle va s'envoler !… Elle avise le petit tas de guenilles sales à mes pieds, se retourne, repart vers la caboche qui traîne dans la terre, s'agenouille et se met à embrasser les plaques de duvet sur le dessus de la petite boule. C'est surréaliste. La petite tête, elle a même plus l'air vraie. Un œil est resté ouvert et le ciel bleu s'y reflète de façon un peu morbide. La pauvre conne a perdu la raison et caresse de ses

joues la petite patate dans la glaise. Comme pour l'endormir, la tête.

Aleron s'approche d'elle et l'attrape par le chignon. Il défait sa braguette. Elle doit pas peser plus de 35 kg, la fermière. Quinze ans, gros max. Bref, il lui enfonce sa queue si fort au fond de la gorge qu'il la soulève de terre. Je suis assez content qu'il le fasse, parce que depuis que Hek lui a cassé les bras que je la regarde et que je la trouve bien. Jolie face de petite pute indienne qui s'ignore !... Comme les angelots dans les fresques. Il est plutôt grand, Aleron ! Elle se laisse faire. Elle doit aimer ça, la salope ! Elle a l'air d'une poupée de chiffon, avec ses bras en coton, presque inanimée. Elle roule d'un côté et de l'autre, comme une marionnette ! Ah ! c'est leur journée à ces pétasses de Chortís !... Tout l'escadron regarde. Je réalise que j'aurai sans doute à le faire moi aussi et j'espère que je saurai bander, j'ai déjà assez d'ennuis comme ça pour m'intégrer sans passer en plus pour un vrai de vrai maricon ! Aleron a fini. Il se secoue dans la tête de l'Indienne, comme après une pisse, et la laisse choir. Il pousse un long soupir. Les deux sergents Tajo et Renaldo se jettent sur la fille, lui arrachent ses haillons et l'enfilent, un à chaque bout. Elle ne bouge plus. Elle est peut-être morte asphyxiée !... Sacré Aleron !... Évidemment, tout l'escadron passe avant nous et même Hek me précède. Je suis vraiment le plouc du groupe.

Je pense à ma salope de femme. Je m'imagine rentrer ce soir à la maison et lui foutre le museau de mon M-16 dans le cul. Ah ! ils ont jamais rien vu, ces petits pions du dimanche. Je prends le petit cadavre de la fermière et je commence à lui bouffer sa petite chatte morte !... Oh, la gueule qu'ils font les camarades !... Même toute pleine de la confiture de perle de mes 30 camarades, elle goûte le café !... Sa chatte a un goût de café !... Eh bien ! Ça me rend comme fou, comme amoureux, chais pas !... Je la croque vraiment, je prends des mordées ! Ils croyaient avoir tout vu, ces cons !... Ensuite je la jette à plat ventre et je la prends dans le cul et son petit derrière de macchabée saigne abondamment tellement je la pompe. Tout à coup, j'en ai marre qu'elle bouge pas et je me relève, un glaviot de sang pendant au bout de la queue. Je fonce tout droit vers le reste des bonnes femmes et je les baise les unes après les autres, les giflant, les

cognant, elles disent rien, elles subissent, on pose plus de questions, on interroge plus personne !... Les gars me regardent...

— Maricones !...

Je leur crie ça ! Que ce sont eux, les gais. Je sais plus combien de fois j'éjacule, je suis éternel !... Je les prends toutes, deux fois !... Trois fois !... Même les moches ! Les toutes maigres, les flacas ! Et aussi la grosse bombe, la gordita du village !... Ah !...

— Candida !

Hector se marre, il en peut plus.

— Candida, salooope ! CANDIDAAA !

Je me dis que la journée est à peine commencée. Et pis, on se fout de tout, non ? C'est la fin du monde !